

Suite torontoise ou dix poèmes en l'air

Jean-Pierre Eugène

Volume 15, numéro 5 (89), 1973

Poésie, théâtre, nouvelles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30437ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Eugène, J.-P. (1973). Suite torontoise ou dix poèmes en l'air. *Liberté*, 15(5), 103-108.

Suite torontoise
ou dix poèmes en l'air

17 janvier 71, beau temps, écrit sur la neige

LE Janvier
Le mois le plus janvier
Un ciel d'Aqua-Velva passe par la
MOIS fenêtre-window
Ton coeur hurle à la luge
DE JANVIER Tes doigts au rasoir de l'air
Et ta bouche
A Fleurie de glace à la framboise
Chante les nouvelles de midi
TRENTE
ET Pour te satisfaire
En client reconnaissant de l'hiver
Et de ton amour fraîche aubaine
UN j'ai inondé mon balcon d'une colline
de mousse
JOURS Où nous allons glisser
jusqu'à la petite musique de nuit

19 février 71, à la sortie du métro, j'ai peur sur Bay Street

ON	La fumée montant de ta bouche
MY	Me rassure
WAY	Tu es chez toi
HOME	Je marche à pas de chasse-neige
	Car j'ai hâte
	de chauffer mes doigts à tes braises

21 février 1971, ma mémoire fit trois fois l'amour

LE	Les prix montaient
COU	Je descendais de chez toi
DE	
LA	Le jour mourait
VIE	Je naissais au bout de toi

Le soleil se levait
Je me couchais entre toi

La pluie tombait
Je me relevais à l'orée de toi

La cigale chantait
Je dansais avec toi

Le robinet coulait
Je coulais au fond de toi

La porte se fermait
Je m'ouvrais au coeur de toi

La neige noire fondait
Je fondais sur toi

Le temps s'en allait
Je m'en venais tout contre toi

La ville soudain se taisait
Je criais dans les bras de toi

3 mars, coup de téléphone obscène. Réginald Martel n'aime pas le système métrique

ART
POETIQUE I

J'ai mon voyage
Au bout de la nuit
Mon voyage impossible
A travers des tunnels de calembours
Le temps me tanne Le temps me bourre
J'ai ma petite mort
A portée du coeur
Nue dans sa robe nylon
Mode Minuit
Et j'ai mes poèmes
Pour te chanter
En poète mineur
Que j'existe peut-être encore

10 mars 1971, où suis-je ? je rêve pendant les cours de sociologie

ART
POETIQUE II

Mon amour en est au mini
Mon coeur est passé de mode
Ainsi ma poésie

Mon réveil en est au midi
Ma fatigue est vieille comme Hérode
Ainsi ma poésie

Ma mort en est au maxi
Ma peur date d'avant Jésus-Christ
Ainsi ma poésie

27 mars 1971, et le printemps ? mon petit doigt grossit

TAVERN

J'étais couché dans mon verre de bière. Jusqu'à la racine de mes cheveux, j'avais rabattu la mousse. J'avais concentré dans mes yeux toute la vie de ma bouche. Mes doigts gratèrent la paroi du verre mais ne se souvenaient plus de rien. Des collines de guitares électriques dressant leur végétation d'arbres souples vers un vent couleur de groseille accouraient

comme des seins et des fesses jusqu'à moi. Je voyais à travers les miroitements les peaux tendues luire d'un soleil sous-marin. Des lèvres murmuraient avant l'envol, des doigts poussaient des cris étouffés en rampant sur les banquettes, des buildings de cendres s'élevaient des cendriers, envahissant les ciels et la vie.

Ma vue perçante déshabillait, écorchait, fouillait les poitrines jusqu'aux cœurs réveil-matin. Les poumons perforés s'introduisaient dans les fentes. Il en sortait des rivières de fumée liquide où se noyaient des poissons de sang. Au niveau du ventre, je détectais la faim profonde que ne nourrissent ni la musique, ni les rues, ni la neige, une faim sans nom qui se multiplie en milliers de pas dans les métros et les escaliers, les appartements à louer et les cinémas. Puis, les jambes froides s'ouvraient et je voyais pendre démesurément les sexes, se perdre vers un centre inaccessible, la caverne féminine. La mort figeait l'entre-cuisses. Des plaintes ruisselaient un bref instant jusqu'au plancher mais on ne pleurait pas.

Dans mon lit d'or amer, je dénombrerais les couleurs inondant les murs en faisceaux. Chacune portait un nom inconnu qui me parlait d'ailleurs, là où personne n'est encore parvenu, car il faut des pas nouveaux, des gestes que nos membres de ville métallique n'apprendront jamais...

1 avril 1971, Marie-Claire Blais a la chance de pouvoir écrire
n'importe quoi

POÈME A
MARYLIN

Plante sur mon sol tes drapeaux
Greffe tes arbres dans ma peau
Emmène paître tes troupeaux
Sur mon ventre joue du pipeau
Arrose mes fleurs dans leur pot
Tends tes appas sur mes appaux
Fais-moi fumer comme un crapaud
Poste-moi tes feuilles d'impôts
Couvre-moi de signes papaux
Fédéraux et municipaux
Et Marilyn pour ce beau po
ème tire-moi ton chapeau

**10 avril 1971, faire des poèmes comme des images parce que
NOCTURNE POUR LA VILLE-REINE**

Inutile de quitter le printemps fragile de sa chambre
 La ville s'est fermée pour cause de nuit
 Sur Yonge Street on roule des tonneaux de bière
 Qui explosent aux feux rouges des carrefours
 Rampantes des brumes au coeur vide
 Glissent jusqu'à la gueule du lac de carbone
 Où nos doigts se sont tachés de solitude
 Des voitures ivres-mortes écrasent des chats
 Leur sang noir éclabousse les vitrines
 Et ma prose fatiguée de parcourir le tunnel
 Grimpe dans le premier autobus
 Elle rentre chez elle à quatre heures du matin

**22 avril 1971, Elle joue du piano puis ; « Emile, ça suffit.
 Tu me copieras trois pages de M. Crémazie ! »**

VAGUE

C'est une ondine une ombre une ombelle
 Funambule aux chevilles des anneaux
 Sous l'averse poissée des cheveux
 Le grand écart d'un sourire
 Le rayon X d'un soleil noir
 Aux marches de la discothèque assise
 Les mains couchées sur les genoux
 C'est une ondine une ombre une ombelle
 Un battement de coeur de Yorkville Street
 Une indolente une indécise une indienne

**16 mai 1971, il y a vingt huit ans, ma mère m'envoya en l'air
 ENFANTINE POUR EDWARD'S GARDEN**

Nous emmêlons nos jambes aux basques du vent
 Les trottoirs prennent le frais sur le pas des portes
 Les maisons sont sorties respirer les marronniers en
 fleurs

Les corneilles moisies picorent le crâne du vieil hiver
La neige à genoux lave le bas de sa robe noire
Les chats se grattent derrière l'oreille

Nous nous envolons sans souci du ridicule
Le ciel s'est habillé d'une odeur de bourgeon
Les poissons rouges des bassins jouent « Phèdre »

Nous étions ici nous ne sommes plus là
Le loup met sa culotte dans les jacinthes
Mon amie téléphone aux mousses des jardins

Il pleut des bonheurs vifs comme des moineaux

JEAN-PIERRE EUGÈNE